

Les causes des dérives idéologiques dans les universités contemporaines

Hyper-spécialisation et perte de vision globale, confusion entre science et technologie, entrée des idéologies du genre dans les formations, possibles dérives de l'utilisation de la psychologie et de la psychiatrie, etc... voilà quelques uns des problèmes auxquels sont confrontées actuellement une bonne partie des universités dans le monde. Ces problèmes sont la conséquence, entre autres, de la transformation d'une bonne partie des universités entre le XVIe et le XVIIIe siècles.

Pour comprendre ce qui s'est passé, rappelons qu'à l'origine, dès le XIIe siècle, les premières universités en Europe étaient organisées autour de sciences de base comme la théologie et la philosophie. Cette dernière était conçue comme la « science des premières causes et des premiers principes », à la suite d'Aristote. Grâce à cette science première, les études universitaires s'effectuaient dans un cadre qui tenait compte d'un Etre Premier, dont on peut démontrer l'existence par les voies de la raison, et des finalités dont l'une des plus importantes est le Bien Commun. Cette organisation fut suivie aussi dans la première université de toutes les Amériques, l'université de San Marcos, fondée à Lima, au Pérou, en 1551.

Or, à partir du XVIe siècle, une partie des universités a abandonné ce cadre et ce processus a continué jusqu'à la fin du XVIIIe siècle où eut lieu la regrettable suppression des universités en France (1). Mais d'autres universités et écoles ont continué à enseigner les sciences dans le cadre aristotélico-thomiste et scolastique, en France et ailleurs. (2)

Dans les universités qui se sont écartées du cadre aristotélico-thomiste, le problème principal a été la perte de la place première de la philosophie dans les études. La métaphysique, considérée comme la Reine des Sciences, fut abandonnée et raillée et fut même remplacée par les mathématiques, considérée dès lors comme « reine des sciences ». Bien sûr, les mathématiques en soi ne sont pas en question, mais c'est leur place dans l'organisation académique qui peut être problématique.

Le rôle premier de la philosophie aristotélico-thomiste comme unificateur des sciences et comme base des autres études scientifiques, dans une bonne partie des universités, a provoqué toute une série de conséquences dont les plus visibles sont :

a) Hyper-spécialisation et perte de vision globale :

Avant de continuer, il faut rappeler que dans le cadre aristotélico-thomiste, il y a une distinction entre la philosophie, science première, et les sciences particulières, qui s'occupent d'une parcelle de la réalité. Les sciences particulières sont, par exemple, les mathématiques, la physique, la psychologie, la sociologie, etc.

Or, l'abandon du cadre aristotélico-thomiste a engendré une situation pour le moins confuse où les sciences particulières sont les seules à être considérées comme des sciences, la philosophie n'étant plus considérée que comme une réflexion sur les sciences. Et dans cet abandon, chaque scientifique est tenté de poursuivre une recherche de plus en plus fouillée et très spécialisée, sans s'interroger sur les principes ultimes de la connaissance et de la réalité.

En 1984 Jacqueline Russ écrivait : "Et cependant, en ce désordre actuel, il nous est permis d'imaginer et de rêver. D'une nouvelle pensée. D'une nouvelle sagesse. D'une nouvelle réflexion sur les sciences, aujourd'hui isolées et fragmentaires. Car il n'est plus de savants, mais de spécialistes. Le physicien ne connaît qu'une parcelle de la physique elle-même. La mathématique est éclatée.

Toute la science est disloquée en mille morceaux et mille connaissances parcellaires. Tout savoir est aujourd'hui comme une prison. " (3).

b) Confusion entre science et technologie :

C'est un vaste sujet qui a été bien traité par Gilles-Gaston Granger (4). Beaucoup de recherches actuelles sont en réalité des améliorations de diverses techniques soit calculatoires soit physiques. Il y a eu, ces dernières décennies, peu de révolutions conceptuelles. Le problème est que quand on n'est pas conscient de cette situation, on peut croire qu'on fait de la « vraie » recherche universitaire alors qu'en réalité on s'enfonce dans une hyper-spécialisation technologique. Cette situation de confusion est aggravée par l'entrée dans les universités d'outils technologiques très sophistiqués comme les ordinateurs et les robots.

d) L'utilisation du génie génétique

C'est un problème qui fait couler beaucoup d'encre en ce moment. Beaucoup d'universités s'engagent dans ce qu'on appelle le « génie génétique ». Les modifications génétiques touchent au cœur du vivant et, les systèmes biologiques étant complexes, cela peut amener à des situations fort inattendues. Et des questions d'ordre éthique et métaphysique sont inévitables à ce sujet.

c) Entrée des idéologies du genre dans les formations :

L'observation de la nature, de l'homme et de la femme, tels qu'ils sont objectivement et réellement, est l'une des bases de la philosophie aristotélico-thomiste. Or, l'abandon des bases naturelles de la réalité humaine et de l'univers ne peut que conduire à toute une série de concepts coupés du réel, comme les théories du genre. Déjà Gilles-Gaston Granger mettait en garde les sciences sociales : « (...) une théorie portant sur des faits humains est constamment menacée, si l'on n'y prend garde, de se muer en une idéologie, substituant les mythes aux concepts et les prescriptions aux descriptions. ».(5)

e) Des dérives possibles de l'utilisation de la psychologie et de la psychiatrie

La psychologie et la psychiatrie peuvent avoir une certaine utilité, jusqu'à un certain point. Ce sont des domaines de recherche relativement controversés depuis le XIXe siècle et les risques de dérives ont quelque fois accompagné leur développement. Or, en ce début de XXIe siècle, un nouveau risque voit le jour. En effet, de plus en plus de recherches psychologiques, dans le sous-domaine de la psychologie sociale, tentent d'« expliquer » le rejet, par certaines personnes, des principes des idéologies du genre et autres théories égalitaristes et invérifiables. Et, ces « recherches » pourraient conduire à croire que les gens « récalcitrants » à ces idéologies pourraient être traités à l'aide de méthodes psychologiques ! Une situation étrange qui ne serait pas sans rappeler les méthodes pavloviennes de certains régimes du passé !

Voilà pour un petit état des choses. Bien sûr, en soi les sciences ne sont pas mauvaises. Il y a au moins deux problèmes à régler au niveau des sciences : leur utilisation et leur intégration dans un cadre global qui place la philosophie au centre de la connaissance. Or, depuis des siècles, nous, les philosophes aristotélico-thomistes et scolastiques, affirmons et réaffirmons que ce cadre a déjà existé et existe toujours dans beaucoup d'universités et écoles : nous invitons les universités et

universitaires à renouer avec la vieille et toujours actuelle philosophie aristotélico-thomiste.

- (1) <http://www.inrp.fr/edition-electronique/lodel/dictionnaire-ferdinand-buisson/document.php?id=3764>
- (2) Pour plus de détails: « L'autre histoire de la philosophie »: <https://www.youtube.com/watch?v=dwnY9bydCIM>
- (3) Russ, Jacqueline, « Histoire de la philosophie – De Socrate à Foucault », Hatier, 1984
- (4) Granger, Gilles-Gaston, « La science et les sciences », PUF, Paris, 1993
- (5) Ibidem, p. 99.

Auteur : Jaime Vladimir Torres-Heredia Julca

Version du 4 octobre 2021